

**TRICENTENAIRE** Ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler «la dernière passion de Jean-Jacques» remonte à son séjour à Môtiers (VI).

# A la découverte de la botanique

## RAPPEL DES FAITS

A l'occasion du tricentenaire, célébré cette année, de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, nous vous proposons une série d'articles retraçant les trois ans d'exil du Citoyen en terre neuchâteloise (1762-1765) à travers son vécu, ses relations et ses écrits. Sixième volet: Rousseau et la botanique, une «science aimable» qu'il découvre à Môtiers et qu'il perfectionne à l'île de Saint-Pierre.

FREDERIC S. EIGELDINGER



«La roche aux noms» des naturalistes ayant herborisé au Creux-du-Van. Le nom de Rousseau (visible en bas à gauche) a été ajouté au 19e siècle. TOKUYA KOBAYASHI

S'il a été un peu initié à cette science dans sa jeunesse par Mme de Warens à Chambéry, Jean-Jacques Rousseau s'est très vite éloigné des préoccupations d'apothicaire qu'elle représentait pour lui. Et ce n'est qu'en 1763 que s'éveille en lui le goût pour l'étude méthodologique de la botanique. Dès janvier, il écrit au maréchal de Luxembourg: «La botanique offre ici ses trésors à qui saurait les connaître, et souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je le foute à regret sous le pied d'un ignorant.»

Il sera vite initié par le brave docteur Jean-Antoine d'Ivernois de Môtiers et il n'oublie pas de le répéter dans ses «Confessions» ou ses «Rêveries». Ce dernier est d'ailleurs l'auteur d'un manuscrit intitulé «Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans la souveraineté de Neuchâtel et Valangin». Sous sa conduite, et secondé par le docteur Neuhaus de Neuchâtel et de DuPeyrou, il va désormais arpenter le Vallon pour donner à ses promenades de chaque jour un but qui le détourne de la méditation rancunière. Et de s'étonner du mélange nature/culture qu'il voit dans ce pays reculé.

Initié au système linnéen, il se captive désormais pour cette science, commandant de nombreux livres et commençant ses propres herbiers, pour mieux connaître le règne végétal, image apaisante de la nature originelle. A cette fin, il va donc parcourir le Jura jusqu'à se

rendre à La Ferrière chez l'illustre docteur Abraham Gagnebin (1707-1800) pour apprendre de ce collaborateur du grand Haller à perfectionner ses connaissances: «Au peu que j'ai vu sur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis arrivé, plus convaincu du moins de mon ignorance; puisqu'en vérifiant mes connaissances sur les plantes il se trouve que plusieurs de celles que je croyais connaître je ne les connaissais point.»

## Au Creux-du-Van et au Chasseron

Avec ses amis DuPeyrou, Pury et d'Eschery, il participe à des excursions botaniques au Creux-du-Van ou au Chasseron. Il est peut-être le seul à s'enthousiasmer vraiment au point de les rappeler avec nostalgie en 1777 dans la Septième Promenade des «Rêveries». Son élan naturel est tel qu'il écrit le 11 novembre 1764 à Malesherbes: «C'est le véritable amusement d'un soli-

taire qui se promène et qui ne veut plus penser à rien. Il ne me vient jamais une idée vertueuse et utile que je ne voie à côté de moi la potence ou l'échafaud: avec un Linné dans la poche et du foin dans la tête j'espère qu'on ne me pendra pas. Je m'attends à faire les progrès d'un écolier à barbe grise: mais qu'importe? Je ne veux pas savoir, mais étudier, et cette étude si conforme à ma vie ambulante m'amusera beaucoup et me sera salutaire. On n'étudie pas toujours si utilement que cela.»

Dès lors, Rousseau commande tous les outils nécessaires à son étude (microscopes, pinces spéciales, lancettes, papier, etc.) pour la confection de ses herbiers et prend grand soin à coller les plantes sèches avec de petites languettes: il note sa détermination (généralement selon la classification de Linné) et encadre de rouge chaque page. Malheureusement, son travail ne donne jamais le lieu ni la saison à laquelle la plante a été cueillie...

Réfugié temporairement à l'île de Saint-Pierre, il s'attaque d'emblée à un projet: «J'entrepris de faire la «Flora pe-trinsularis» et de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur chaque graminée des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allais une loupe à la main et mon «Systema naturae» sous le bras visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison.»

Avec des hauts et des bas, sa passion pour cette «science aimable» ne le quittera guère jusqu'à son dernier jour. Du-

rant son exil anglais, il la partagera avec la duchesse de Portland, et en Dauphiné il ne cessera d'herboriser à la Grande Chartreuse ou au Mont-Pilat en compagnie de savants botanistes lyonnais et échangera une importante correspondance avec Malesherbes, l'ancien directeur de la Librairie, aussi fin en botanique qu'il l'avait été dans son métier de censeur.

## Un projet de dictionnaire

Durant les huit dernières années de sa vie à Paris, il ne cessera de parcourir les environs de la capitale pour s'adonner à sa passion divertissante. Il a vendu ses livres de botanique, mais il n'en continue pas moins à réunir et confectionner des herbiers (on en connaît sept avec en plus toutes les annotations qu'il a faites). C'est alors qu'il commence à écrire ses «Lettres sur la botanique» à l'intention de la fille de Mme Boy de la Tour (Madeleine Delessert) et un projet de «Dictionnaire», complété par une invention cryptographique pour la détermination abrégée des plantes.

Jamais la botanique n'a consisté pour Jean-Jacques une science autre que descriptive: loin de lui tous les soins pharmacologiques qu'on peut en tirer! De 1762 à 1778, il n'a cessé d'y prendre goût en amateur qui cherche un «divertissement» à tous ses malheurs, au-delà du goût actuel de gloser philosophiquement sur la question de cette passion, toute naturelle dans son élan.

Enfin on ne saurait trop applaudir à la récente édition par Tokuya Kobayashi des écrits de Rousseau sur la botanique qui propose enfin un ensemble impeccable et scientifique des textes. C'était là une nécessité devant la médiocrité des publications précédentes. ●

## INFO

**A voir:**  
A Neuchâtel: «Je vais devenir plante moi-même», Muséum d'histoire naturelle de la ville (jusqu'au 30 septembre).  
A Genève: «Je raffole de la botanique», Conservatoire et jardin botaniques (jusqu'au 14 octobre 2012).

## «Je m'enfoncé dans les vallons comme pour me dérober au souvenir des hommes»

«Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espèce de passion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfoncé dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes et aux atteintes des méchants. Il me semble que sous les ombrages d'une forêt je suis oublié, libre et paisible comme si je n'avais plus d'ennemis ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir et je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion que je m'y livrerais tout entier si ma situation, ma faiblesse et mes besoins me le permettaient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, et ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes offre à mes yeux de



Une vue nocturne de l'île de Saint-Pierre, peinte par Hartmann à Bienne, 1790.

© MUSÉE ROUSSEAU MÔTIERS / AGENCE MARTIENNE

toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à des persécuteurs; et parvenu dans des lieux où je ne vois nul-

les traces d'hommes je respire plus à mon aise comme dans un asile où leur haine ne me poursuit plus.» (Septième Promenade des «Rêveries»). ● FSE

## La pervenche proustienne

«Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte: elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit: «Voilà de la pervenche encore en fleur.» Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention.

En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. DuPeyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie: «Ah! voilà de la pervenche!» et c'en était en effet. DuPeyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère, lors-



Rousseau herborisant à Ermenonville, un bouquet dans la main droite.

© MUSÉE ROUSSEAU MÔTIERS / AGENCE MARTIENNE

qu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque.» (Les Confessions, VI.). ● FSE